Georges-Arthur Goldschmidt :

de la langue maternelle à la langue criminelle. Langue étrangère, langue *étrangéisée*

Frosa Pejoska
(INALCO)

Présentation de l'auteur : Frosa Pejoska, professeur des universités, habilitée en langue, littérature et civilisation macédoniennes, est responsable de la section des *Études macédoniennes* de l'INALCO. Elle est directrice de l'École doctorale de l'INALCO et co-dirige le master disciplinaire *Oralité et anthropologie*. Ses travaux portent entre autres sur l'émigration temporaire macédonienne, les littératures balkaniques et l'étude des œuvres littéraires des enfants rescapés du génocide. Elle est rédactrice en chef et membre du comité scientifique des *Cahiers balkaniques* et directrice de la collection TransAires des Presses de l'INALCO.

Résumé : Il est des langues dans lesquelles sont nés les écrivains qu'ils ne peuvent pas ou plus assumer considérant ce qu'elles représentent à travers l'Histoire. Tel est le cas de l'écrivain Georges-Arthur Goldschmidt, originaire d'Allemagne, qui, en tant qu'enfant rescapé du génocide, a choisi d'écrire en français. Notre réflexion portera sur la langue maternelle devenue langue criminelle et ses incidences sur l'identité et la création littéraire. Changer de langue permet-il d'échapper au crime, de le condamner quand l'idiome du crime est là, tapi ?

Mots-clés : Georges-Arthur Goldschmidt, génocide, littérature, allemand, français, langue étrangéisée, étrangéisation, yoyoisation

---

île verticale dressée dans un vide jaune [1]

G.-A. Goldschmidt

Dans *Peau noire, masques blancs*, Franz Fanon formulait cette idée que parler une langue c'est porter le monde exprimé et impliqué par cette langue : « Parler, c'est être à même d'employer une certaine syntaxe, posséder la morphologie de telle ou

1. Georges-Arthur Goldschmidt, *La Traversée des fleuves*, Paris, Seuil, 2011, p. 79.

telle langue, mais c'est surtout assumer une culture, supporter le poids d'une civilisation » [2]. Or, il est des langues dans lesquelles sont nés les écrivains qu'ils ne peuvent pas ou plus assumer considérant ce qu'elles représentent dans l'Histoire. Tel est le cas de Georges-Arthur Goldschmidt, originaire d'Allemagne, qui, enfant caché, rescapé du génocide, a choisi d'écrire en français.

Exilé en France, Goldschmidt découvre la langue, la culture et la littérature françaises. Il se sent chez lui dans cette langue qui correspond à sa vision du monde. Comme la France, le français devient la langue d'accueil, « un merveilleux refuge ». La langue allemande, langue maternelle qu'il avait dans le corps et qui avait accompagné son enfance, rendue étrangère et inhospitalière par le nazisme, est abandonnée ou gardée pour l'enseignement et la traduction. Toujours présente en arrière-fond sous le français, elle se profile « comme une masse muette » créant une langue française à « double fond » et devenant sujet obsessionnel de ses œuvres. Ces dernières années, l'auteur écrit aussi des œuvres littéraires en allemand ; il précise qu'elles ne ressemblent pas à celles écrites en français, ayant le sentiment de se dédoubler lorsqu'il écrit dans sa langue maternelle.

La réflexion portera sur le processus de transformation de la langue maternelle de l'écrivain en langue criminelle et ses incidences sur l'identité et la création littéraire. Changer de langue permet-il d'échapper au crime, de le condamner quand l'idiome du crime est là, tapi ? Sera questionné également l'usage du français comme langue à double-fond, dont chacun est l'exact opposé de l'autre, qui, par l'antinomie même de ces fonds, crée une identité plurielle, un palimpseste linguistique, une langue étrangéisée.

1 L'espace circulaire originel de l'enfant

Toute mémoire est « située » dans un espace-temps, un milieu, une culture et une langue. L'*infans*, celui qui ne parle pas encore, va enregistrer « dans l'intime de soi la réalité du monde telle qu'elle se présente à l'enfant et où le moindre détail est en quelque sorte *hérité* : tout ce que voit ou entend l'enfant le précède. C'est circulairement que le monde entoure l'enfant » [3]. En conséquence « tout son travail d'enfance consistera à interpréter, à garnir, à organiser cet espace circulaire originel » [4]. L'apprentissage de la langue est un processus de familiarisation. Cette langue dont on hérite, d'abord étrangère, deviendra familière, en premier lieu dans le cercle familial. Elle est d'autant plus importante qu'elle est associée au maternel.

2 La L.T.I. (*Lingua Tertii Imperii*) : la langue du III^{e} Reich

Le temps qui voit naître Goldschmidt est celui du malheur, de la guerre et du nazisme qui va détruire le monde connu, ses valeurs et instaurer le temps de l'anéantissement. Le nazisme se propage et s'insinue à travers la langue de façon « mécanique, inconsciente » et irrémédiable, telles « des substances toxiques » dont l'effet mortifère ne se

2. Franz Fanon, *Peau noire, masques blancs*, Paris, Seuil, 1971, p. 13.
3. Georges-Arthur Goldschmidt, *Une langue pour abri*, Paris, Créaphis éditions et Fondation Facim, 2009, p. 8.
4. *Ibid.*

fait sentir qu'après un temps de latence [5]. Le III^e Reich s'attaque à la valeur des mots de la langue allemande qu'il transforme en novlangue au service de son idéologie criminelle, un processus que Victor Klemperer désigne sous le nom de LTI (*Lingua Tertii Imperii*) [6]. Ainsi, l'histoire, le politique, et non le linguistique, peuvent de nouveau faire de cette langue familière une langue étrangère en l'étrangéisant.

La langue maternelle « détournée, emprisonnée, violée » [7] par l'idéologie nazie passe du statut de langue humaine à celui de langue antihumaine en devenant la LTI, la langue du crime, dépositaire de l'inimaginable commis en elle, la « solution finale ». Désormais, il sera impossible d'écrire en allemand comme avant [8], cette langue ayant été rendue étrangère par étrangéisation, c'est-à-dire par anéantissement des valeurs et du sens.

3 La verticalité de la coupure

Devenue inhospitalière, la langue de l'enfance vous expulse et vous conduit à appréhender le caractère mensonger et dangereux du langage. Est rompue alors la circularité, interdite aussi la linéarité, la continuité. S'installe irrémédiablement la verticalité de la coupure :

> Il fallait lever le bras et ce cri de *Heil Hitlaaa* ! lacérait véritablement le corps de l'intérieur, le déchirait, c'était un cri de mort. Je n'y reconnaissais pas ma langue maternelle, si secrète et mélodieuse quand ma mère chantait ou me lisait le soir un conte de Grimm ou de Corlshorn [9].

Les nazis se servaient de la langue comme d'« un instrument de domestication infaillible » rendant de la sorte la langue allemande et l'Allemand exclusifs excluant le Juif [10], devenu un homme *privé de*, comme le dit Imre Kertesz [11], condamné à la désappartenance.

4 Le non-dit, la perte de confiance dans le langage

Dès 1937, dans la maison des Goldschmidt des changements sont perceptibles : en présence des enfants s'installent des silences, laissant des mots en suspens ; ces non-dits leur font comprendre très tôt que le rapport au langage est problématique. Les parents utilisent aussi l'anglais, une langue étrangère que les enfants ne connaissent pas, pour les empêcher de comprendre la conversation. S'ensuit une perte de confiance dans le langage.

---

5. Victor Klemperer, *LTI. La langue du III^e Reich*, Paris, Éditions Pocket, 2016, p. 40.
6. *Ibid.*, p. 40-41.
7. Georges-Arthur Goldschmidt, *La Matière de l'écriture*, Paris, Circé, 1997, p. 124.
8. *Ibid.*, p. 97.
9. Georges-Arthur Goldschmidt, *Le Poing dans la bouche*, Lagrasse, Verdier, 2004, p. 17.
10. *Ibid.*, p. 16.
11. Imre Kertesz, *Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas*, Arles, Actes sud, 1995, p. 24. Voir aussi Frosa Pejoska, « De la liquidation à la création. L'écriture étrangéisée ; fait-fiction et témoin au futur », dans *Imre Kertesz*, *Lignes*, 53/2, 2017, p. 109-120.

Le silence des parents renferme ce qui est tu et pousse les enfants au questionnement pour déceler le mot qui sourd et anéantit. Goldschmidt dira que, malgré le silence, les enfants avaient déjà tout perçu :

> Il y avait eu aussi, dès 1937, ces silences soudains des parents à l'arrivée des enfants, comme s'ils restaient suspendus à leurs gestes interrompus, comme si leurs lèvres gardaient la marque des derniers mots prononcés, on savait trop bien lesquels : « Hitler », « Juifs », « là-bas » ou peut-être « KZ », mot qui était sur toutes les lèvres [12].

Faisant l'expérience du mensonge et des non-dits, les enfants comprennent la dualité du langage :

> Personne n'en disait rien, mais tout le monde savait, même moi, je sentais bien que le paysage que je voyais était à double fond. Il y avait le dessus quotidien et tranquille avec les hêtres aux troncs irisés de vert et au-dessous il y avait une terreur sans fond qui remontait à la surface et assombrissait toute chose [13].

Un mot en particulier, « Juif » – dont Goldschmidt n'a jamais entendu parler chez lui et qui désigne d'ordinaire les pauvres hères qui vont de porte en porte vendre des babioles et qui souffrent de la misère –, *manquant* devient le mot *marquant*, à jamais inscrit dans le corps, qui influera le cours de sa vie. Le mot non prononcé devant les enfants engendrera la séparation, l'exil et avec lui la sidération. Il fera de Goldschmidt « l'enfant aux cheveux gris » [14]. Plus rien n'est dorénavant acquis, tout est remis en question, à commencer par le langage.

5 De la transmission des soupçons à la permanence du doute

Dans *Une langue pour abri*, s'exprime le sentiment éprouvé par l'enfant devant l'existence de choses que l'on ne devait pas savoir au risque de basculer dans le danger. L'une d'elles était le mot « Juif ». Comprenant progressivement ce que ce mot recouvrait, le petit garçon avait le sentiment que l'écho des anciennes persécutions avait traversé les générations et ne cessait de retentir ; de même que les événements qui se produisaient en Allemagne ramenaient des images anciennes à la surface : « Un juif avait en lui, peut-être, inscrit dans une sorte de mémoire corporelle, cette menace permanente, cet effondrement d'un côté toujours exposé de l'enceinte de soi. Un juif n'était jamais définitivement sûr de rien » [15].

Cela conduit l'enfant-écrivain à interroger l'héritage inconscient des Juifs, transmis de génération en génération et qu'ils portent en eux au plus profond, alors que plus rien ne les rattache à leurs ancêtres, pas même l'identité juive dans laquelle, bien souvent, ils ne se reconnaissent pas.

12. *Ibid.*, p. 13.
13. *Ibid.*, p. 13-14.
14. Georges-Arthur Goldschmidt et François Dufay, *Un enfant aux cheveux gris*, Paris, CNRS éditions, 2008.
15. Goldschmidt, *Une langue pour abri*, *op. cit.*, p. 16.

Est transmise l'interdiction séculaire d'exister – pour le Juif nulle évidence existentielle, la seule certitude étant l'illégitimité de la vie, d'où le sentiment permanent d'être un resquilleur sur le qui-vive :

> Tout juif se sait en soi menacé dans son existence même, exister n'est pas pour lui acquis d'avance, exister n'est pas un fait naturel, indiscutable. [...] Il n'y a pas pour lui d'évidence existentielle. Il est probable qu'un tel savoir d'illégitimité se transmette, en effet, de génération en génération mais, transmette aussi la passion de la vie, l'intime savoir de ce qu'elle a de miraculeux [16].

Privé de confiance et d'innocence, l'enfant transforme et aiguise sa perception. La peur, l'inquiétude sont ses états permanents. Dès lors, il est toujours à l'affût du moindre signe, geste, mot que lui seul est en mesure de décoder inconsciemment à travers l'héritage insoupçonné. Emmuré dans sa différence sans en comprendre le sens, le petit Georges-Arthur n'a d'autre échappatoire que des crises subites, manifestations du trouble inexpliqué dans le corps qui explose dans la démesure de ne pouvoir s'exprimer par les mots déjà perçus comme mensongers, amenant sa mère à le tenir pour fou. L'image récurrente de l'enfant qui se noie et qui bat des bras pour se sauver est associée à celle de l'innocent qui ne peut prouver son innocence par le langage : « Très tôt on se surprend soi-même en flagrant délit d'on ne sait quoi » [17]. On ne peut pas s'abandonner à la joie car « soudain on est saisi d'un resserrement, comme si l'instant d'après on allait être pris sur le fait, mais sans savoir de quoi » [18]. Aussi les enfants juifs « hument-ils » [19] le danger avant même qu'il ne soit perceptible par tout un chacun. La langue allemande étrangéisée par le nazisme est vécue d'emblée dans sa mutilation, comme le signe de l'avènement de la terreur sans fond, « une trappe [qui] s'ouvrit sur le vide » [20].

6 Les désignations deviennent des destinations

Outre la défaillance du langage dans son impossibilité à dire l'innocence, à dire l'être dans sa vérité, Goldschmidt fait l'expérience de sa non-concordance lorsque celui-ci attribue une identité par une désignation accusatrice dont il est impossible de se défaire : « On ne mesurera jamais ce que signifie pour un enfant l'indémontrable identité. L'expérience fondatrice est là, à tout jamais inscrite dans la mémoire. Qui plus est, elle filtre désormais toute expérience de soi, tout ce qui y aboutit » [21].

La désignation « Juif », après avoir été tue, s'inscrit soudain comme l'instant initial et fondateur de la conscience de l'être. Les mots « commotion, surrection, fulguration, sidération – originelle » expriment la coupure qui, définitivement, fait tomber « verticalement en soi » [22]. Sous les pieds de l'accusé s'ouvre alors une trappe sur le vide et

16. *Ibid.*, p. 17.
17. Georges-Arthur Goldschmidt, *Destin*, Paris, Éditions de l'éclat, 2016, p. 9.
18. *Ibid.*
19. Goldschmidt, *Une langue pour abri*, *op. cit.*, p. 18.
20. Goldschmidt, *Le Poing dans la bouche*, *op. cit.*, p. 28.
21. Goldschmidt, *La Matière de l'écriture*, *op. cit.*, p. 57.
22. Goldschmidt, *Le Poing dans la bouche*, *op. cit.*, p. 11.

suspend son être à la potence de la sentence : « Une plaque verticale vous coupait en deux, on était comme au-dessous de soi-même, comme si on voulait se réfugier dans sa propre cave, y devenir chais » [23]. Cet instant fondateur de la coupure, qui scinde l'être en deux et le condamne à jamais à laisser la vérité de son être au-dessous de soi-même, s'apparente à la dualité du langage, d'où, peut-être, l'écriture obsessionnelle définissant le langage, comme si de cette définition dépendait l'expression de soi.

Dans l'interdiction d'être autre, toujours en alerte, debout prêt à fuir, le corps ne trouve plus le repos. L'horizontalité en sa paisibilité ne s'offre plus au Juif intranquille. Par cette identité attribuée,

> L'assurance d'être vous est retirée, il est impossible de s'installer dans l'être, de s'y allonger. Sous le matelas du vivre, il y a toujours cette petite pointe, cette incertitude fondamentale de ne pas être garanti, d'être certain qu'il y a du danger contenu. Il y a quelque chose en vous qui n'est donc pas dans l'ordre, vous avez commis quelque chose que vous ignorez [24].

S'il est une certitude dans ce doute permanent, c'est qu'une fois désigné le Juif est condamné à la mort en suspens. De même que les numéros tatoués sur les corps des déportés signifient leur extermination programmée, la désignation inscrit à jamais la destination : « J'ai vécu en quelque sorte l'expérience ultime de ces désignations qui deviennent des destinations » [25]. L'« enfant aux cheveux gris » est l'enfant déjà vieux qui une fois vieux est encore enfant puisqu'il ne peut vivre que dans la mémoire de l'enfance engendrée dans le gris de la cendre.

7 « Un juif ment, quand il parle allemand » [*Ein Jude lügt, wenn er deutsch spricht*]

Le III[e] Reich décrète les Juifs sans valeur (*Minderwertigen*) et traitres à la race (*Volksverräter*), de sorte que le Juif devient porteur d'« une culpabilité sans faute » [26]. La langue allemande nazie et le Juif sont incompatibles. L'allemand devient langue interdite pour le Juif interdit de cité.

Dans *Le Poing dans la bouche*, Goldschmidt fera dire à un marchand de charbon de son village natal : « quand un Juif parle allemand, il ment » [27]. Et cette phrase revient constamment dans son œuvre. Or, dit-il, « on parle "comme le bec vous pousse", [...] *wie mir der Schnabel gewachsen ist*, on parle dès lors sa langue maternelle aussi parfaitement que n'importe quel enfant de dix ans. Comment est-il possible de dire de quelqu'un qu'il ment à employer sa langue maternelle ? Chacun peut aussi bien y dire la vérité que mentir » [28]. Imputation absurde tout aussi irréfutable que l'accusation du « juif coupable » [29].

23. *Ibid.*, p. 14.
24. Goldschmidt, *Destin*, *op. cit.*, p. 22-23.
25. Goldschmidt, *Un enfant aux cheveux gris*, *op. cit.*, p. 110.
26. Goldschmidt, *Destin*, *op. cit.*, p. 64.
27. Goldschmidt, *Le Poing dans la bouche*, *op. cit.*, p. 18.
28. Goldschmidt, *Destin*, *op. cit.*, p. 22.
29. *Ibid.*, p. 24.

Dans son *Journal*, Klemperer nous apprend que les tableaux d'affichage des universités se couvraient de pancartes : « Quand le Juif écrit en allemand, il ment » [30]. Qu'il parle ou qu'il écrive l'allemand, le Juif ment. Pourtant, la langue allemande est sa langue maternelle, sa culture est allemande. Le Juif est un Allemand. Les Juifs allemands n'étaient pas dissociables de la germanité, comme en témoigne Klemperer [31].

Appartenant à un milieu aisé, l'enfant Goldschmidt bénéficia d'une éducation et d'une culture en langue allemande, au contraire des Juifs pauvres exclus de l'enseignement et identifiables par le « jargon / *manuscheln* » [32] , le yiddish. Il a appris à parler, à percevoir le monde, à l'exprimer en allemand. Sa mémoire est forgée par l'allemand. Sa sensibilité est allemande. Il est Allemand. Du moins sa famille et lui-même le pensent car le seul moyen de « s'intégrer à l'Allemagne était d'accéder à sa culture ». Ils pensaient donc faire partie des Allemands, « en être » [33]. Hitler lui-même, un jour de parade de « 1935 ou 1937 », à Hambourg, alors qu'un SS désireux d'attirer son attention hissait le jeune Goldschmidt blond aux yeux bleus sur ses épaules, lui adressa un petit salut tant il avait l'air d'un aryen, ce « petit blond aux yeux bleus qui trompe son monde » [34].

L'enfant Goldschmidt comprend que cette imputation le réduit au silence alors que cette langue constitue pourtant son être. Sans elle est signifiée son inexistence, son anéantissement programmé ; paradoxalement, par elle, on l'élimine : « C'était de cette langue qu'était faite la tessiture profonde de mon âme et c'était elle qu'on m'interdisait, c'est par elle qu'on me signifiait d'avoir à disparaître, bouche inutile, parasite destiné à l'élimination » [35]. Comment exprimer une identité quand la langue qui vous définit et par laquelle est véhiculée votre culture vous est interdite ?

Par l'épreuve de l'indémontrable identité et de l'impossibilité de dire son innocence, et la perte de confiance dans le langage qui en résulte, s'installe définitivement, au plus profond de son être, un sentiment de culpabilité en miroir brisé de la langue allemande.

8 Expulsion de l'enfant de la langue maternelle devenue criminelle

La condamnation sans raison laisse Goldschmidt sans voix. À partir de ce moment-là, le pressenti devient évidence : un toujours là dans l'absence [36]. Désignation et imputation règleront dorénavant la vie de Goldschmidt, qui vivra une double perte : celle de sa langue maternelle et celle de ses parents, fixant sa destination : séparation, coupure et exil.

Envoyé à l'étranger chez des parents, d'abord en Italie puis en France, il ne reverra plus sa mère qui mourra peu de temps après le départ de ses enfants, ne pouvant

30. Klemperer, *LTI, la langue du III^e Reich*, *op. cit.*, p. 56.
31. *Ibid.*, p. 267.
32. Goldschmidt, *La Traversée des fleuves*, *op. cit.*, p. 29.
33. *Ibid.*, p. 58 et p. 65.
34. *Ibid.*, p. 129-130.
35. Goldschmidt, *Le Poing dans la bouche*, *op. cit.*, p. 19.
36. *Ibid.*

supporter la séparation. Quant à la langue allemande interdite, elle n'était plus vue qu'à travers la distance et la séparation :

> Désormais le moindre vers, la moindre ligne qui me tombait sous les yeux ou que par hasard j'entendais dire, étaient aussitôt recouverts d'une pellicule transparente qui les séparait de moi ; cela tombait sur la poitrine telle une douleur et, comme la honte, on ne pouvait en faire part à personne. On restait avec cette langue interdite, bloquée à mi-corps. On ne pouvait plus que battre des bras, sous le coup de cette parole muette qu'on ne pouvait faire entendre, langue qui ne parlait pas, qu'on portait en soi, langue maudite aussi : langue des nazis qui avaient envahi la France protectrice [37].

Langue de l'anéantissement et langue de l'occupation, la langue allemande étrangéisée par les nazis ne pouvait plus être perçue que comme la figuration de la honte.

9 Le français, langue libératrice

L'allemand d'avant la coupure, intimement lié à la mère, soudainement nazifié, devient « froid, sec, graniteux, abrupt, cru, dur, râpeux », il « coupe, glace, fige, saisit les hanches » [38]. Cet allemand-là n'est plus le vôtre. Il vous refuse et vous refuse son accès. La langue interdite mutifiée, ne s'entend plus, ne peut plus être parlée à haute voix, elle reste au-dedans de l'être « bloquée à mi-corps ». Elle vous pousse dans la marge et fait de l'entre-deux, de « l'entre-mots » [39], votre état.

Pourtant, la famille Goldschmidt, convertie au protestantisme, pensait ne pas être concernée par le sort des Juifs. Avant l'exil, Georges-Arthur chantera avec les enfants allemands des chansons racistes contre les Juifs, n'imaginant pas en faire partie lui-même, « en être ».

Il doit sa survie à la France. Aussi, la culture et la langue françaises qu'il découvre apparaissent-elles d'emblée salvatrices, « amicales », un « merveilleux refuge » [40]. C'est par la langue française que la langue allemande « fut sauvée de sa contamination par le nazisme qui la marqua du crime à tout jamais » [41]. Il s'agit ici de la langue maternelle qu'il réussira à préserver à l'étranger.

Au contraire du « resserrement », de l'emprisonnement, que provoque la LTI, le français apparaît à Georges-Arthur « vif, rapide, net, gai » et lui donne l'impression de « planer au-dessus du texte », libre de ses mouvements. L'allemand, qui semble ne rien dire de plus que ce qu'il énonce, se distingue du français avec toutes ces lettres qui ne se prononcent pas. L'allemand a pourtant menti, trahi, malgré sa simplicité et transparence. Derrière se cachait le crime le plus grave. Quant au français, derrière ses mystérieuses allures, son côté « mondain, meublé, langue pour tapisseries, médaillons et bergères, cocasse avec la succession de toutes ces lettres, léger : langue qui filait

37. *Ibid.*.
38. *Ibid.*, p. 14.
39. *Ibid.*, p. 52.
40. *Ibid.*, p. 13-15. Le français c'est « Itler caca », c'est l'absence de h aspiré qui « donne l'impression physique d'être en sécurité » (*La Traversée des fleuves*, *op. cit.*, p. 171).
41. *Ibid.*, p. 9.

en bouche, qu'on pouvait prendre au coin des lèvres et qui passait toute seule », elle était une langue « dont on comprenait si bien ce qu'on n'y entendait pas » [42]. L'allemand que l'enfant Goldschmidt avait dans le corps et avec lequel il faisait corps dans le souffle de vie quotidien s'est révélé plus étanche à toute compréhension et appropriation.

Envoyé en exil à l'âge de 10 ans, l'enfant est en pleine possession de sa langue allemande, il est pénétré au plus intime de soi par elle [43]. En France, bien qu'il ne parle pas sa langue, l'allemand ne disparaît pas, son poids et sa consistance lui restent dans le corps :

> Sous la langue d'accueil, l'autre langue donc continuait à vivre, cette langue qu'on avait dans le corps et au travers de laquelle s'étaient mises en place les impressions premières : le chant du coucou, le craquement des moyeux de charrettes, la voix des parents, le passage du vent, les premiers mensonges et les premiers émerveillements, la langue maternelle, la langue tant aimée avait tout accompagné [44].

10 Le français, langue à double fond

Le français, une langue étrangère, devient sa langue abri, sa langue d'accueil. Une langue étrangère cependant *étrangésiée* parce qu'elle recèle en elle un double fond, la novlangue allemande, perçue comme une trappe qui ouvre sur le vide :

> Tout y était différent de mon allemand maternel. Tout s'y passait autrement. Sous les phrases parfaites de La Bruyère se profilait, malgré moi, cette langue allemande. Elle était là, bloc d'effroi et de terreur, comme si on avait supplié jusqu'aux arbres de prendre votre place ; jusqu'aux clôtures de jardin qu'on enviait de ne pas être vous. Les uniformes brun-jaune avec le baudrier oblique du parti nazi, le NSDAP : l'épicier, le marchand de charbon, l'instituteur, tous ces gens qu'on connaissait et redoutait, raides, bottés, en rangs, qui défilaient dans les rues du village en brandissant le drapeau à croix gammée [45].

La langue allemande nazie prive le Juif de langue puisqu'elle lui interdit l'allemand maternel qui le constitue en tant qu'être et le laisse sans voix avec un sentiment permanent d'illégitimité.

Seule la langue française, non entachée par le crime, tel un filtre purificateur, par la distanciation qu'elle instaure, réhabilite l'allemand de l'enfance, cette langue bloquée à mi-corps par la langue exterminatrice. Ainsi libérée, elle libère à son tour, par l'écriture, la mémoire qu'elle renferme :

> Il fallait passer par le français pour rendre à l'allemand son innocence, du moins la possibilité de l'aborder par l'écriture. Le français, dans le cas

42. *Ibid.*, p. 15.
43. *Ibid.*, p. 19.
44. *Ibid.*, p. 18.
45. *Ibid.*, p. 13.

> présent, est seul apte à décrire une enfance allemande, il est seul apte à sauter par-dessus l'abîme que l'histoire a creusé au sein de la langue allemande : au moins n'y court-on pas le risque de l'impudeur absolue ; ce qu'on raconte est passé au crible de la langue où cela ne fut pas vécu. Le français fut un écran libérateur et c'est cette libération seule qui autorise à l'obscénité, qu'est l'entreprise autobiographique comme telle [46].

11 Langue et mémoire en fonction

La langue allemande violée et volée est aussi un viol et un vol de la mémoire des Juifs parlant allemand qui ne peuvent la pratiquer que dans l'intimité de l'écriture personnelle : « banalité s'il en est, langue et mémoire sont pour ainsi dire la même chose. Chaque langue a sa mémoire qui établit son tracé à elle dans le champ du réel, tout différent de la langue voisine » [47].

Privé de sa langue, Goldschmidt est privé de la mémoire de l'enfance puisque la langue étrangère qu'il devra utiliser n'est pas porteuse de cette mémoire. Or, l'enfant sidéré, ayant subi une commotion, restera figé sur la mémoire de l'enfance, travaillant à la conserver par tous les moyens. Autre enfant rescapé du génocide, Danilo Kiš parle à ce propos de la nécessaire « cristallisation », « congélation » des souvenirs, pour préserver la mémoire [48].

La mémoire sauvegarde la langue de l'enfance. À l'abri sous le français, elle devient le matériau qui permet le retour des souvenirs d'avant la surrection de la verticalité de la coupure. Bloquée à mi-corps par la langue nazie, mais protégée par la langue française écran, la langue allemande de l'enfance se manifeste de nouveau dans la langue française étrangéisée.

Ne pouvant s'abstraire de la fixation sur l'enfance et de la langue de l'enfance, le jeune Georges-Arthur procèdera à un transvasement sans fin de la mémoire d'un fond à l'autre, grâce au procédé du retournement. Quand le retour est impossible, seul le retourné-yoyoisé permet le retour. L'enfant devenu écrivain, par un procédé de *yoyoisation*, un aller-retour incessant, passera continuellement d'une langue à l'autre, d'un fond à l'autre, sans jamais être dans les deux à la fois créant une nouvelle langue : la langue de l'entre-deux, lui l'être de la marge : « Avoir deux langues en tête ou plutôt n'en avoir aucune. On est au milieu dans l'extrême et muette clarté de sa durée propre qui bascule au gré des circonstances de l'une à l'autre, mais sans jamais être dans les deux à la fois » [49].

La coupure, qu'elle soit coupure de l'exil, exclusion, interdiction d'être, sursis d'anéantissement, active centralement la mémoire : la mémoire est « en fonction » et, si la mémoire et la langue sont indissociables, alors la langue est également en fonction :

46. Goldschmidt, *La Matière de l'écriture*, *op. cit.*, p. 111.
47. Goldschmidt, *Une langue pour abri*, *op. cit.*, p. 33.
48. Frosa Pejoska, « Danilo Kiš ou le témoin au futur », dans Ivan Jablonka (dir.), *L'Enfant-Shoah*, Paris, PUF, 2014, p. 185-203.
49. Goldschmidt, *La Matière de l'écriture*, *op. cit.*, p. 103.

> C'est lorsqu'il y a départ pour toujours que la mémoire des lieux entre véritablement en fonction, elle prend une fonction cinématographique puisqu'il lui faut faire dérouler le paysage selon les directions que prend le souvenir. Il y a ainsi un avant de la mémoire où celle-ci est encore une fonction non différenciée et qui ne se distingue pas de l'ensemble perceptif, jusqu'au moment où la mémoire est mise en cause comme telle dans la séparation définitive par exemple. Dès cet instant se fait un travail rétrospectif qui ne laisse rien passer, la mémoire conserve désormais tout ce qui lui vient *sous la dent*[50].

La coupure « redispose »[51] la mémoire par un changement de regard, de mise au point, de mode et de vitesse de perception : « C'est la vie entière qui sera marquée pour toujours de la césure de la séparation laquelle orientera à jamais toute forme de perception qui aura toujours en arrière plan, comme une sorte de grille inconsciente, ce dont elle fut séparée »[52].

Le regard oblique libéré se focalise sur le non-dit, sur le vide de la langue, sur l'entre-deux, sur la marge, sur le débord, sur le *hors de* à la recherche du sens faisant de ce vide et de cette recherche la matière de son écriture, au risque de se perdre dans le non-lieu de l'être.

12 Le vide de la langue et l'écriture du débordement

L'être de la marge est tout entier dans le débordement. Celui que l'on pousse dans le vide, évidé de son être fait du vide son sens :

> Tout déborde et ce qui déborde sur le mot est bel et bien dans le vide de la langue : je suis celui-là qui seul donne sens au vide, puisque je ris ou pleure. C'est moi qui donne le sens, « *à n'en pas douter*, écrit Patrice Loraux, *on pense dans les mots*, *mais les mots n'ont pas de sens* » et pourrait-on ajouter une fois dits, moi je reste là en suspens, encombrant, inutile et grosjean comme devant. Quand on vous le disait qu'il y en a qui gênent[53] !

En marge de toute écriture héritée, il crée dans l'oblique de la marge, faisant du vide la matière de son écriture à travers une langue qui n'existe que dans et par le vide de la langue. Langue et écriture se construisant dans le vide peuvent tout aussi bien se perdre dans le vide faute de trouver forme et expression : ancrage et repérage, et réception dans le nouveau déroutant et désespérant :

> Tout part du vide insaisissable, de la pesée originaire intérieure qui se défait, se disperse dès qu'elle déborde. [...] La pesée intérieure qui précède à chaque fois l'acte de peindre ou d'écrire est sans cesse démentie par les circonstances, par l'histoire, par sa propre incapacité à trouver sa forme,

50. *Ibid.*, p. 26.
51. Goldschmidt, *Une langue pour abri*, *op. cit.*, p. 45.
52. *Ibid.*, p. 25.
53. Goldschmidt, *La Matière de l'écriture*, *op. cit.*, p. 92.

> au point qu'elle peut aussi bien ne pas être reconnaissable. Elle disparaît, en effet, aussi bien, sans laisser de traces [54].

Comment créer une langue qui puisse dire ce que le langage ne contient pas ? Comment aborder une langue en train de se créer dans le vide de la langue ?

13 Langue étrangère et *étrangéisée*

La langue appartient à l'humanité universelle. Comment alors s'y exprime l'antihumain, ce qui exclut et l'humain et l'universel, l'humanicide. Un événement étranger qui n'est pas devenu phénomène, qui a disparu sans s'inscrire, faisait défaut au langage avant son émergence comme fait étranger inouï et lui fait défaut une fois disparu. Comment ce qui se situe en dehors de la réalité sensible des êtres peut-il être langage, c'est-à-dire un avant-le-langage ? D'où l'hermétisme d'un Celan, d'un Kiš. D'où la métaphore pour dire (approcher) l'« avant-le-langage ». Pour créer l'avant-le-langage l'événement doit devenir réalité à travers la fiction en une langue étrangéisée, c'est-à-dire tout ensemble étrange et étrangère. L'écriture est tentative de création de cet avant-le-langage, une nouvelle langue qui puisse dire l'étranger. Une langue qui dira incessamment l'étranger de la langue étrangéisée ; qui « f[era] venir à la parole l'étrangeté et le trouble » [55].

Le nouveau trouve un moyen d'expression dans un langage qui le précède et qui n'est pas fait pour lui. Le rescapé, de par son expérience, ressent cette incompatibilité du langage : « La parole sort de moi et moi, je reste. » Il cherche « comment éviter les mots et les formes grammaticales posées une fois pour toutes, comment malgré elles, malgré la barrière qu'elles dressent et sans laquelle le sens pourtant ne se manifesterait pas, comment donc se faufiler à travers la langue puisqu'elle seule fait apparaître ce qui n'y est pas » [56], sinon à jouer de ces formes, à les déjouer, pour y instaurer une nouvelle grammaire, de nouveaux mots, de nouveaux sens qui soient compatibles avec l'étranger qu'ils exprimeraient.

Chaque langue est porteuse d'une perception singulière du monde. La connaissance de plusieurs langues offre davantage de possibilités dans la création d'une langue étrangéisée :

> l'entrée en image ne se fera pas de la même façon d'une langue à l'autre : la tessiture d'une description est fonction du vocabulaire existant, et la nature du vocabulaire oriente forcément non l'image qu'on a en soi, mais son expression verbale et c'est ici que les deux langues jouent leur rôle [57].

Cette langue étrangéisée se constituant avec l'écriture et au fur et à mesure que s'écrivent les œuvres, bien que résultant de la coupure de la verticalité, est mouvement, tout comme l'écriture qui la crée. Pour la représenter, Goldschmidt utilise une image

54. *Ibid.*, p. 81.
55. Goldschmidt, *Le Poing dans la bouche*, *op. cit.*, p. 33.
56. Goldschmidt, *La Matière de l'écriture*, *op. cit.*, p. 102.
57. *Ibid.*, p. 119.

associée à l'œuvre de Kafka : une littérature qui ne cesse de faire naître des marches sous les pas de ceux qui les montent.

14 La yoyoisation : le mouvement de la verticalité de la langue

Dans le figé de la verticalité, tel l'enfant qui se noie et qui bat des bras pour revenir à la surface plane de l'horizontalité et s'inscrire dans le monde des vivants, la langue avec ses fonds sans fond tente par l'écriture de faire basculer sa verticalité en horizontalité dans la linéarité des mots qui forment phrases et lignes. La verticalité par la yoyoisation d'une mémoire à l'autre, d'une langue à l'autre, d'un fond à l'autre, dans le mouvement incessant du yo-yo, couchée sur la feuille se déroule dans l'écriture pour sans cesse revenir à son point fixe, pour de nouveau se reverser et ainsi de suite, sans fin, dans un éternel recommencement : la « continuité retournée » [58] ou le « mouvement immobile » [59]. Klemperer nommera son journal « le balancier » qui en son en-suspens lui permit de ne pas « tomber » en ces temps assassins ; « le balancier deven[u] [son] instrument le plus nécessaire, la langue du temps » [60] est la métaphore du basculement de la verticalité en horizontalité par *yoyoisation*.

L'horizontalité se caractérise par la « fuite », « l'infini », la verticalité par l'arrêt, d'où le retour, le retourné. Figé sur un point de coupure. Impossible d'avancer quand ce que l'on a vécu n'a pas de sens. Désespérante tentative de donner un sens. L'a-compréhension est au centre de la coupure. Le yo-yo est une corde. Impossible de dépasser cette corde et, quel que soit son déroulé, il revient toujours à son point de départ, le point de la coupure.

L'enfant innocent, injustement incriminé, dans l'impossibilité de se défendre, privé de sa langue maternelle par expulsion, privé de langue, comprendra la défaillance du langage. Dans le vide de la langue, Goldschmidt créera une langue étrangéisée qui dira l'étranger vécu et l'étranger devenu :

> C'est de ne pas parvenir à dire et à s'expliquer qui fonde l'écriture. Ne pas pouvoir faire comprendre l'évidence d'une langue dans l'autre vient d'un coup renforcer, corroborer et réorienter cette découverte première qui précède même la commotion initiale du sentiment de l'existence : l'accusation injuste. Car l'enfant qui suffoque sous le coup de son indémontrable innocence, l'enfant à qui la parole manque – et c'est sur ce manque qu'elle s'instaure en tant que parole – l'enfant injustement accusé *fonde* à tout jamais l'expérience littéraire, pour peu que les hasards ultérieurs confirment cette expérience première [61].

Reste au lecteur à comprendre cette langue étrangéisée grâce à un nécessaire *pivotement psychique* qui lui fera regarder par l'envers, autrement, le monde devenu étranger.

58. *Ibid.*, p. 14.
59. Goldschmidt, *Le Poing dans la bouche*, *op. cit.*, p. 50.
60. Klemperer, *LTI, la langue du III^e Reich*, *op. cit.*, p. 34 et p. 36.
61. *Ibid.*, p. 27.

Bibliographie

Fanon, Franz, *Peau noire, masques blancs*, Paris, Seuil, 1971.

Goldschmidt, Georges-Arthur, *La Matière de l'écriture*, Paris, Circé, 1997.

Goldschmidt, Georges-Arthur, *Le Poing dans la bouche*, Lagrasse, Verdier, 2004

Goldschmidt, Georges-Arthur et François Dufay, *Un enfant aux cheveux gris*, Paris, CNRS éditions, 2008.

Goldschmidt, Georges-Arthur, *Une langue pour abri*, Paris, Créaphis éditions et Fondation Facim, 2009.

Goldschmidt, Georges-Arthur, *La Traversée des fleuves*, Paris, Seuil, 2011.

Goldschmidt, Georges-Arthur, *Destin*, Paris, Éditions de l'éclat, 2016.

Kertesz, Imre, *Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas*, Arles, Actes sud, 1995.

Klemperer, Victor, *LTI, la langue du III^e Reich. Carnets d'un philologue*, trad. Elisabeth Guillot, Paris, Pocket, 2016.

Pejoska, Frosa, « Danilo Kiš ou le témoin au futur », dans Ivan Jablonka (dir.), *L'Enfant-Shoah*, Paris, PUF, 2014, p. 185-203.

Pejoska, Frosa, « De la liquidation à la création. L'écriture étrangéisée ; fait-fiction et témoin au futur », *Imre Kertesz, Lignes*, 53/2, 2017, p. 109-120.